

était la chose du monde la plus simple : " Il ne s'appartenait plus. Il avait donné son cœur ? " Mais en face de Mary aurait-il le courage de répéter ces deux courtes phrases ? Aurait-il la force de répondre : " Vous savez bien que j'aime Lucie, puisqu'elle vous l'a dit elle-même, et que j'ai vu briller dans vos regards tous les feux de la jalousie. " Non ! cent fois non ! Je n'aurai point le courage de la torturer ainsi, pensait Lucien, mais je ne puis pas non plus lui laisser croire que je l'aime.

Il était six heures et demie du soir lorsque le fiancé de Lucie arriva, très ému et le cœur serré, à l'hôtel de la rue Murillo. Haul Parmant était rentré depuis une demi-heure, et ce fut lui qui reçut le jeune homme dans son cabinet de travail.

—Ma fille nous attend au salon, lui dit-il, allons la rejoindre.

Mary attendait, en effet, et Dieu sait quelle fièvre d'amour faisait battre ses tempes. En soulevant le rideau de guipure de l'une des fenêtres, elle avait vu Lucien entrer dans la cour, et il lui avait fallu appuyer ses deux mains sur son cœur, afin d'en comprimer les battements. Elle éprouvait une joie immense, une indicible ivresse. Lucien de retour à Paris, Lucien dans la maison de son père, c'était pour elle le salut, la guérison, la vie ! Quelques minutes s'écoulèrent, puis une porte s'ouvrit, et Paul Harmant parut sur le seuil, faisant passer devant lui son hôte. Mary voulut se lever et marcher à leur rencontre, mais la violence de son émotion détermina chez elle une sorte de défaillance ; elle chancela et retomba sur le siège qu'elle venait de quitter. En ce moment, sa pâleur était effrayante. Son père courut à elle. A l'aspect du visage amaigri et des traits altérés de la jeune fille, Lucien se sentit pris d'une immense et douloureuse pitié. Ses yeux devinrent humides.

—Mademoiselle, balbutia-t-il.

—Tu souffres, ma chérie ? demanda le millionnaire.

—Non, père, je ne souffre pas, répondit Mary que la voix de Lucien venait en quelque sorte de galvaniser. Je ne souffre pas, au contraire. J'ai ressenti un étourdissement, ce n'est rien, c'est passé déjà. Je suis heureuse de revoir monsieur Lucien, et il n'en doute point, car il sait que je l'aime d'une amitié sincère. Je suis heureuse, après un mois d'absence, de lui serrer la main.

Elle tendit, en effet, la main au jeune homme qui la prit et la trouva brûlante de fièvre.

—Moi aussi, mademoiselle, répondit-il avec un trouble involontaire, je suis heureux de vous voir, oui, je vous assure, très heureux.

—Vrai ? bien vrai ? s'écria Mary avec un élan de passion.

Lucien comprit qu'une froideur trop significative pouvait tuer cette enfant, aussi répliqua-t-il vivement :

—Je vous l'affirme ! je vous le jure !

La figure de la jeune fille devint rayonnante.

—Ainsi poursuivit-elle, vous avez accepté mon invitation avec joie ?

—Oui, certes ! elle m'était précieuse à un double titre, étant le témoignage de l'amitié sincère dont vous parliez tout à l'heure, mademoiselle, et de l'estime que monsieur votre père veut bien m'accorder.

—C'est plus que de l'estime, reprit Mary, c'est de l'affection que mon père éprouve pour vous. Il me l'a dit bien des fois.

—J'en suis fier et reconnaissant.

—Prouvez-le donc en venant ici plus souvent que vous ne le faisiez avant votre départ. On aurait cru que notre maison vous faisait peur. Pourquoi vous voyait-on si peu ?

Lucien, fort embarrassé de la tournure que prenait l'entretien ne put que répondre en hésitant.

—Je ne me croyais point autorisé...

—A nous traiter en amis ? acheva la jeune fille. A vivre avec nous sur un pied d'intimité ? En vérité, monsieur Lucien, vous aviez grand tort ! Vous êtes un homme du plus grand mérite et un gentleman. Qui donc ne serait honoré de vous recevoir ? Mon père, je le sais, vous regarde comme un autre lui-même. Il me laisse maîtresse d'agir à ma guise. Il approuve tout ce que je fais. Je profite de cette liberté pour vous dire, en son nom comme au mien, que votre couvert sera mis chaque jour ici, et que nous compterons sur vous ? N'est-ce pas père ?

—Je n'ai qu'à m'incliner, puisque tu es souveraine maîtresse, fit le millionnaire en souriant.

L'embarras de Lucien grandissait de minute en minute et se transformait en malaise.

—Tant de bontés me rendent confus, bégaya-t-il.

Mary, prenant cette réponse pour un consentement, devint radieuse, s'empressa d'ajouter :

—C'est convenu. Et je compte aussi que vous nous accompagnerez souvent au théâtre. Mon père sera très enchanté de vous voir me donner le bras pour me conduire à notre loge. N'est-ce pas père ?

—Sans doute, ma chérie.

—Alors, monsieur Lucien, c'est entendu aussi, n'est-il pas vrai ?

—Je suis dans une situation trop modeste, mademoiselle, pour accepter le rôle envié de votre cavalier.

—Ceci est une défaite, monsieur Lucien, et je ne l'admets pas ! En refusant, vous me feriez de la peine, beaucoup de peine, et je suis sûre que telle n'est point votre intention. Acceptez donc sans crainte, je vous promets de ne pas m'abuser.

Le visage de Mary exprimait une telle angoisse, l'intonation de sa voix devenait si suppliante, que Lucien ne se sentit point la force de désespérer la jeune fille par un refus formel.

—J'accepte, mademoiselle, dit-il, mais les exigences du travail me laissent bien peu de liberté.

—Elles vous laissent au moins l'absolue liberté de vos dimanches, et je compte qu'à l'avenir vous voudrez bien nous les consacrer.

Lucien devint un peu pâle. Il pensait à Lucie, et déjà ses lèvres s'ouvraient pour répondre d'une façon carrément négative. Mary ne lui laissa pas le temps de prononcer un mot.

—Nous irons passer les dimanches à la campagne avec mon père, poursuivit-elle ; cela vous fera du bien et vous reposera de la vie sédentaire menée par vous pendant toute la semaine. L'existence sans changements serait trop monotone, il faut varier. Nos parties de campagne seront charmantes, n'est-ce pas, monsieur Lucien ?

La fille du millionnaire avait prononcé avec une câlinerie adorable ces dernières paroles. Elle attendait une réponse affirmative. Mais Lucien venait de trouver un prétexte pour décliner la proposition.

—Mon Dieu, mademoiselle, dit-il, permettez-moi de vous faire observer que j'ai quelques amis qui me sont très dévoués et à qui je rends cordialement leur affection. Pour les visiter, pour entretenir avec eux des rapports auxquels je tiens beaucoup, je n'ai que le dimanche. Si je dispose de ce jour unique, je ne pourrai plus voir mes camarades d'enfance, et par cela même j'encourrai leurs reproches et les miens, ce qui, je ne vous le cache point, me serait très pénible.

XXXIII

Tandis que Lucien disait ce qui précède, un nuage passait sur le front de Mary, ses yeux se voilaient, son cœur, mordu par la jalousie renaissante, se mettait à battre avec une violence désordonnée.

—Alors, monsieur, balbutia la pauvre enfant d'une voix à peine distincte tant elle était basse et brisée, alors, c'est un refus ?

Paul Harmant sentit l'effet désastreux que les paroles du jeune homme venaient de produire sur sa fille. Il essaya de l'atténuer.

—Lucien ne te refuse pas, ma chérie, dit-il vivement ; il te soumet une objection qui me paraît absolument juste. L'amitié impose des devoirs et je l'estimerai moins s'il ne tenait à s'en acquitter. Il a besoin de quelques-uns de ses dimanches pour visiter ses amis. Nous ne pouvons prétendre à nous emparer de tout son temps. Sa liberté d'action n'étant pas entravée, il nous reviendra avec plus de plaisir. N'est-ce pas, mon cher Lucien ?

Le fiancé de Lucie ne pouvait s'empêcher d'éprouver une pitié profonde à l'endroit de la trop impressionnable jeune fille. Il donna la réplique docilement.

—C'est vrai de tout point, oui, monsieur, dit-il, et mademoiselle Mary le comprendra, je n'en doute pas.

Mary répliqua d'une ton triste :

—Je comprends que, lorsque je donne mon amitié, je la donne sans arrière-pensée, sans restric-

tion, sans partage, prête à faire joyeusement toutes les concessions et tous les sacrifices. C'est là, me semblait-il, un devoir. J'exagerais sans doute. Sans doute, prête à tout donner, j'exigeais trop. Je tâcherai de devenir plus raisonnable, et je saurai me contenter de peu, puisque c'est ainsi qu'il faut être.

La pitié de Lucien redoublait. Ne sachant que répondre, il garda le silence. Le millionnaire intervint.

—Vous vous entendez à merveille ! dit-il avec un entrain de commande. Lucien fera, je te l'affirme, tout ce qui dépendra de lui pour t'être agréable.

—Vous pouvez en être sûr, monsieur, répondit le jeune homme, et j'espère que mademoiselle Mary n'en doute pas.

Mary tourna vers Lucien ses grands yeux noyés de larmes. Leurs prunelles d'un bleu profond comme celui du ciel avaient une expression éloquente. Elles semblaient crier :

—Si vous saviez combien je vous aime ! Comme il serait bon de vous voir m'aimer ainsi !

Sous ce regard parlant, Lucien se sentit frissonner de tout son corps. On vint annoncer que le dîner était servi.

—Offrez votre bras à ma fille, dit Paul Harmant.

Mary, palpitante d'amour, s'appuya sur le bras du fiancé de Lucie pour passer à la salle à manger. La table était couverte de fleurs.

—Vous le voyez, monsieur, murmura la jeune fille avec un pâle sourire, c'est jour de fête aujourd'hui chez nous, la fête de votre retour.

Lucien pensait :

—Comme faisait hier ma bien-aimée Lucie, elle célèbre mon retour avec des fleurs ! Pauvre enfant ! Malgré cette tendresse immense que je vois, que je sens, dont elle m'enveloppe, je ne puis laisser aller vers elle mon cœur qui est tout à Lucie.

Le dîner ne fut point triste. En dépit de sa jalousie, Mary se trouvait heureuse d'avoir auprès d'elle l'homme qu'elle adorait. D'ailleurs le maître de la maison faisait tout pour égayer le repas et il y parvint. Vers dix heures, Lucien prit congé.

—N'oubliez point, lui dit Mary, que demain votre couvert sera mis à notre table.

—Je me souviens, mademoiselle, répliqua-t-il, et soyez sûre qu'aucune de vos paroles ne s'effacera de ma mémoire.

Il partit. En se trouvant dehors, au grand air, il lui sembla qu'il avait un poids de moins sur la poitrine, et cependant il se reprochait de n'avoir pas eu le courage d'une entière franchise.

—Qu'advient-il de tout cela ? se demandait-il en passant la main sur son front brûlant. La situation n'est pas tenable ! Ne serais-je point obligé de quitter cette maison et de chercher ailleurs un emploi ? Nos clients de Bellegarde m'ont en effet laissé comprendre qu'ils seraient heureux de m'engager, mais les appointements seraient forcément inférieurs à ceux que Paul Harmant me donne. M'en aller si loin de Paris ! Lucie voudrait-elle me suivre ! Ai-je droit de lui imposer un exil ? Ne dois-je pas rester ici où j'ai l'espoir de relever un jour la maison de mon père ? Pauvre Mary, je ne puis lui en vouloir de m'aimer. Ce n'est pas sa faute. En m'éloignant, je la tuerai. Ne vaut-il pas mieux laisser la maladie de langueur dont elle est atteinte achever son œuvre ? Les jours de la malheureuse enfant sont comptés. Le moment est proche où son amour ne sera plus une gêne pour moi. Lucien rentra chez lui très perplexe, n'ayant rien décidé, ne s'arrêtant à aucun parti. Il se coucha fiévreux, et ne put trouver le sommeil. Paul Harmant était resté seul avec sa fille après le départ de leur convive.

—Eh bien ! chère mignonne, lui demanda-t-il, es-tu contente ? Crois-tu enfin que j'avais raison quand je t'ai dit qu'il viendrait, et qu'il t'aimerait ?

Mary pencha mélancoliquement la tête sur sa poitrine.

—Oui, il est venu, répondit-elle, et j'ai été heureuse, mais je le suis moins à cette heure que je l'ai vu, que je l'ai entendu.

—Moins heureuse, pourquoi ? Tout ce que tu lui proposais, il l'a accepté. Donc l'idée de vivre dans notre intimité le séduit.

—Tu te trompes, il n'a pas tout accepté, murmura la jeune fille.